

AUDE RÉCO

Appartiens-moi

Saison 1



Hommes-loups, magie et gros tracés

APPARTIENS-MOI

Urban fantasy, mystères, magie et frissons.

Format papier : 500 pages, A5.

Format ebook à venir.

Quand Albern, chef de meute, mord un jeune humain par accident (et en état d'ébriété), il doit se faire à l'idée de former un nouveau louveteau. Sauf qu'Eldon n'est absolument pas facile à vivre. Pire : il attire à lui les ennuis comme un aimant poilu.

Déjà, il faut lui prouver que les hommes-loups existent. (Ça ne devrait pas être trop compliqué avec les poils et les crocs qui lui pousseront à la prochaine pleine lune.)

Ensuite, il faut lui enseigner à prendre son mal en patience. Pas gagné. Encore moins quand on a un chasseur de créatures surnaturelles aux fesses.

Enfin, il faut le préparer à l'ultime étape qui fera officiellement de lui homme-loup (qu'il le veuille ou non) : l'emprise de la lune. La plaie pour tout homme-loup en devenir, et surtout pour la personne chargée de sa surveillance et de sa protection.

(N'est-ce pas, Albern ?)

➡ [Les précommandes sont ouvertes.](#) (Numériques et papier.) ⬅

➡ [Les demandes de service-presse pour l'épisode 1 sont ouvertes.](#) ⬅

1.

Le sol tanguait et menaçait de se retourner, de m'avaler tout cru. Mes jambes me portaient difficilement à cause de l'alcool absorbé tout au long de la soirée. Ma tête aussi tournait. Ma vision n'était que flashes aveuglants et multicolores. Mon ouïe, elle, encaissait mal la rumeur dans le club, exacerbée par mon état d'ébriété, et il me fallait bien le reconnaître, par ma perception d'homme-loup.

Mon propre club m'était étranger. Ses habitués s'apparentaient à une masse gluante qui se tortillait au son des Lupine & the Packerettes¹. Le groupe se produisait nerveusement sur la grande scène, balayée par les cercles lumineux des spots. Le rythme saccadé de leur morceau me montait à la tête comme une bouffée d'alcool. La chanteuse gueulait dans son micro, habitée d'un enthousiasme qui me filait la migraine. Ici, on remuait, sautait, tapait dans les mains, et chaque claquement résonnait sous mon crâne comme un séisme.

Les lumières crues des plafonniers se déversaient sur l'assemblée. Du jaune, du blanc et du carmin s'entremêlaient dans un festival vomitif à souhait. J'avais le plus grand mal à en détacher le regard. Elles attiraient mon attention avec leur roulement irrégulier, incohérent pour mon esprit ralenti.

Au-delà de la musique, je percevais le tintement des verres sur les tables et le comptoir, le cognement sourd des canettes pleines sur le bois ciré, le froissement des tissus sur les banquettes... Certains piochaient des chips dans les coupelles disposées à cet effet, puis mastiquaient consciencieusement en trinquant. Le bruit des molaires qui broyaient et le mouvement tranquille des mâchoires ajoutaient à mon malaise ambiant. Partout, ce n'étaient que sonorités insupportables, graves ou aiguës, mélangées dans le grand shaker de la bonne humeur, voire de l'ivresse. Elles se répandaient autour de moi par vagues incessantes.

Sur ma droite, du côté des banquettes, régnait une ambiance feutrée, troublée d'éclats de rire et de gloussements. La lumière dorée noyait les jeunes gens en déformant leurs traits sous les rires. Une lueur absente flottait dans leurs yeux embués d'alcool.

Somme toute, moi, chef de la meute des Greuh – de son nom très peu officiel – étais rond comme une queue de pelle. Accessoirement, je me demandais comment j'allais rejoindre mon appartement, car pas question de toucher au volant, ce soir. Peut-être qu'en cherchant bien, je repérerais Daphne, en train de danser sur la piste, une jolie fille collée à elle, ou un beau mec, son petit ami vampire, de préférence. J'eus beau chercher dans le public et essayer de distinguer les fêtards des autres, je ne remarquai pas la grande rousse montée sur ses talons de dix kilomètres

¹ L'auteur Julien Morgan m'a gentiment proposé d'utiliser, en caméo, le nom d'un groupe qu'il avait créé pour un moyen-métrage.

de haut. Une femme comme elle, pourtant, n'importe qui l'apercevrait de loin ! Il s'en dégageait une forte aura naturelle, en plus. Elle aimait les gens sur son passage, mais pas moi. Jamais moi ; je préférais les hommes.

— Bon, à pattes, mon vieux, tentai-je de me motiver.

Il était temps pour moi de me retirer discrètement, c'est-à-dire en évitant mes hommes-loups, ceux-là mêmes qui évoqueraient ma cuite dès le lendemain matin. J'avais déjà tardé à m'imposer à eux à cause de ma réputation de queutard insouciant, alors, si en plus, j'ajoutais « saoulard » sur mon CV de chef de meute...

Je soupirai en me faufilant à travers la foule, qui donnait l'impression de se resserrer pour m'étouffer. Ou bien, c'était mon estomac qui tanguait dangereusement et menaçait de répandre son contenu.

Sans trop comprendre par quel miracle j'atteignis l'entrée du club, je récupérai mon manteau au vestiaire, saluai le beau gosse installé derrière le comptoir et sortis, presque à regret.

L'air froid de l'automne me mordit instantanément les joues. Je remontai mon col pour me protéger du vent glacial qui soufflait sur l'artère principale, toujours bruyante et chargée de véhicules qui roulaient souvent au pas. Il me faudrait l'emprunter, malgré mes jambes flageolantes et mes tripes qui dansaient la carmagnole. L'idée de héler un taxi me traversa l'esprit, mais la perspective de monter en voiture agita mes boyaux. Je plaquai une paume sur ma bouche, pris une profonde inspiration, puis me mis en route.

Haut dans le ciel, la pleine lune semblait m'observer d'un air réprobateur. L'un de ses enfants se torchait la gueule jusqu'à plus soif et se cachait des siens pour éviter un embarras de tous les instants.

Joli boulot, Albern !

Je levai les yeux au ciel, exaspéré par mon propre état – pas tant mon ivresse que le reste. J'avais trop picolé, d'accord, mais les pensées qui claironnaient dans mon esprit me dépassaient. Comme si la pleine lune m'observait réellement et condamnait mon attitude ! Ce n'était qu'un gros caillou dans l'univers, qui s'illuminait à la nuit tombée, un peu comme les guirlandes de Noël en décembre.

— Je t'emmerde, d'abord ! beuglai-je à son intention.

Sur le coup, ça me parut très viril et intelligent, mais, alors que je remontais l'artère, les paupières lourdes et la tête en vrac, je me dis qu'à part passer pour un gros con dans la rue, je n'avais pas brillé par mon originalité.

J'étais crevé. Les dernières semaines avaient été rudes, émotionnellement parlant, sans oublier une meute adverse qui menaçait régulièrement les louveteaux de la mienne. J'en avais sauvés deux d'une attaque-surprise, lancée conjointement par des hommes-loups et des wiccans.

Saleté de magiciens à la con, crachai-je en y repensant.

Pourquoi y songeais-je maintenant plutôt qu'un autre jour ? Parce que, malgré mon état, je n'avais pas encore assez bu pour oublier jusqu'à mon nom ; mon loup veillait au grain. Parce que le problème n'était pas résolu, que Daphne ne semblait pas disposée à accélérer les pourparlers entre les miens et les hommes-loups d'Alexis Gaunelle. Ce connard prétentieux se croyait le roi de la ville, avec ses durs à cuire et ses insinuations. Ma meute lui devait notamment son surnom, et, pour couronner le tout, cette ordure envoyait des wiccans aux fesses de mes louveteaux.

J'avais connu des jours meilleurs, surtout avant de devenir le chef de ma meute, un an plus tôt. Si j'avais su, je me serais abstenu de provoquer mon ex pour lui piquer la place. À l'époque, je l'enviais encore. Aujourd'hui, j'avais perdu mon mec. On ne provoque pas un homme-loup pour lui ravir son titre et lui demander de vous sauter juste après.

— Fais chier, grommelai-je en bifurquant vers le parc, en bas de chez moi.

Un groupe discutait au pied d'un immeuble, l'odeur des parfums et eaux de toilette empuantissant l'air. Je m'empressai de traverser.

J'avais l'impression de marcher depuis des heures, dans le froid. Voilà que je ressassais des souvenirs ! Normalement, l'alcool aurait dû me les épargner. En tout cas, tel était le deal passé avec tous les mojitos que j'avais ingurgités, mais mon loup ne savait pas lâcher prise. Je soupçonnai aussi les températures sibériennes de me remettre les idées à l'endroit. Contre mon gré, sinon, c'était tout de suite moins drôle.

Me dire que je rentrerais bientôt dans un appartement vide pour me coucher dans un lit froid me donnait envie de fuir à toutes jambes. En parfait homme-loup, j'avais besoin de contact, si possible avec mes semblables, mais les autres me prenaient de haut depuis mon arrivée dans la meute. Je préférais suivre le vieil adage « Mieux vaut être seul que mal accompagné ». Mal accompagné, je l'avais été durant les mois où j'avais fréquenté Ismat, ça me suffisait.

La tête ailleurs, je franchis l'une des deux ouvertures dans le muret qui entourait le petit parc. Je gagnais dix minutes en le traversant et évitais l'agitation du centre-ville. Avec mon crâne qui menaçait d'exploser, je préférais couper par quelques arbres regroupés, malgré l'absence d'éclairage. Je n'étais pas à l'abri d'une agression. Même les hommes-loups prennent parfois sur la gueule parce qu'on en veut à leur portefeuille. Le grognement qui émana de derrière les bouleaux me signifia d'ailleurs que je ne couperais pas au dérangement. Quelle soirée de merde ! D'un bout à l'autre...

— Si tu sortais de là, au lieu de ronchonner ? lançai-je sans espoir de réponse.

Une branche craqua dans la semi-pénombre. La lueur orange dégueulasse des lampadaires n'atteignait pas cette partie du parc. D'habitude, je l'évitais, toujours dans l'optique de m'épargner des problèmes. Personne ne m'avait attaqué depuis mon accession au titre, ô combien prestigieux, de chef des Greuh, mais, dans le contexte actuel, mieux valait jouer la prudence. Pour cette raison, je me maudis de m'enfoncer dans l'obscurité pour vérifier ce qu'il se passait. Un pauvre gars pouvait avoir besoin d'un coup de main, savait-on jamais, mais, pour le coup, ledit gars avait plutôt bouffé de la vache enragée.

Tête en avant, il fondit sur moi. Mes réflexes amoindris par l'alcool, je reçus le sommet de son crâne en plein dans le bide. J'expulsai un « Oumph » surpris, reculai de plusieurs pas sous la vigueur de mon assaillant, et me repris. En mordant dans une manche. Simple réflexe.

2.

— Aïe ! beuglai-je en me redressant.

Une douleur terrible pulsait dans mon avant-bras.

— C'est quoi votre problème, espèce de gros con ? tempêtai-je.

Abasourdi par l'intensité de la brûlure sous ma peau, je crus que mon sang allait jaillir sous la forme d'un jet puissant.

— Je pensais que c'était ta manche, petit, se dédouana mon agresseur dans un soupir.

— On n'a pas idée d'avoir les dents aussi longues.

Je pressais ma blessure en espérant canaliser l'écoulement du sang. Mon propre sang, merde ! Un fou à lier avait essayé de m'engloutir le bras ! Quel genre de cinglé fait ça ?

— Vous puez l'alcool, constatai-je, obtenant ainsi la réponse à ma question.

— Et, toi, tu es dans la merde jusqu'au cou.

Je me figeai. Ce cinglé n'avait pas l'intention de recommencer, hein ? Il se tenait beaucoup trop près de moi. Je n'osai pas le regarder autrement que de manière détournée. De face, je redoutais qu'il le prenne comme un défi.

— Stresse pas, me fit-il. C'est toi que tu dois craindre, dorénavant.

Je ne comprenais rien. D'un autre côté, je ne cherchai pas non plus à y piger quoi que ce soit. Je douillais sévère, et mon lascar était plein comme une barrique.

— Laissez tomber, maugréai-je.

La paume toujours pressée sur mon avant-bras, j'ignorai l'inconnu et me dirigeai vers la sortie du parc. Une fois suffisamment éloigné, je téléphonerais à mon amie qui suivait les mêmes cours de médecine que moi, afin qu'elle me recouse au besoin. En attendant, je désinfecterais et comprimerais la blessure. J'espérais seulement qu'elle ne serait pas trop vilaine à voir.

— Je vais te raccompagner chez toi, proposa le saoulard en me talonnant.

Casse-toi, enfin !

Il me rattrapa en quelques enjambées.

— Ça va aller, monsieur.

— Non, mais si. Imagine que tu tournes de l'œil.

— J'ai l'habitude du sang.

— Tu veux dire que tu as l'habitude de te faire charcuter tout vif ?

Un sourire amusé apparut sur le visage du gars. Il le fit bien vite disparaître quand je le fusillai du regard.

— Je suis vraiment désolé, je ne voulais pas... Mais tu es sorti de derrière les buissons en grognant, et, moi, j'ai trop bu.

— Je n'ai pas grogné.

— Enfin, bref. Je te raccompagne chez toi.

— Non. Merci.

— Tu auras besoin de moi. Je crois.

— Parce que vous allez encore me sauter dessus ?

En d'autres circonstances, ça ne m'aurait pas déplu. Le type devant moi était plutôt bel homme. Il faisait un poil vieux comparé à moi, mais où il y a de la gêne, tout ça, tout ça.

— Non, non ! Mais... Tu crois qu'à se faire mordre par un homme-loup pendant la pleine lune, on se transforme dans la foulée ?

Je ne pris même pas la peine de répondre. Mon beau gosse se perdait dans ses histoires à dormir debout, et, puisqu'il était question de dormir, le poids de la fatigue sur mes paupières s'accrut. Je souhaitais régler mon problème d'avant-bras le plus vite possible, avaler une tisane et me glisser sous la couette pour faire le tour de l'horloge. Point. Je ne comprenais même pas ce que je fabriquais ici, alors, les élucubrations du premier péquenaud qui passait, non, merci. D'ailleurs, je renouvelai mon refus d'être accompagné. Je ne voulais pas qu'un taré connaisse mon adresse.

— J'insiste !

Et le gros balourd s'interposa entre la sortie et moi. Je tournai les talons pour rejoindre le second passage aménagé dans le muret.

— Je m'appelle Albern, au fait !

— Et ?

— Comme on risque de se côtoyer beaucoup dans les prochains mois...

Une fois de plus, Albern me rattrapa.

— Quoi, c'est pas comme ça qu'on sociabilise ? Je ne l'ai pas fait depuis un moment ; tu me dis si je me trompe.

— Dans l'immédiat, vous me gênez, surtout.

— Ah, oui, sembla-t-il remarquer.

Il recula d'un grand pas.

— Il paraît que j'en impose. Tu n'es pas le premier. Et, sinon, pour la morsure et la pleine lune ?

— Je n'en ai aucune espèce d'idée ! Vous n'aurez qu'à interroger un spécialiste des loups-garous.

Albern serra la main sur mon poignet.

— Aïe !

Il jeta un coup d'œil et, à l'expression de mon visage, comprit qu'il s'agissait de mon bras blessé, avant de s'excuser.

— Tu as raison pour le spécialiste, annonça-t-il d'une voix grave.

Trop grave étant donnée la situation, presque risible, si je n'avais pas eu la peau en charpie et qui collait à la manche de mon pull.

— Tu as raison, mais on parle d'une spécialiste. Elle est wiccane.

— Grand bien lui fasse !

— Tu ne piges pas, gamin : on a besoin de Daphne. Sans elle, c'est la catastrophe, surtout si tu te transformes.

— Si vous ne me poussez pas à bout, promis, je ne me transformerai en rien du tout.

— Ah ! Donc, tu admettes ressentir un changement, au fond de toi ?

— Bien sûr que oui ! J'ai mal au bras ! Je souffre le martyr ! exagérai-je.

— T'inquiète, c'est normal.

— De souffrir autant quand on s'est fait croquer ? J'imagine, oui.

Je lâchai un ricanement nerveux. Albern me courait vraiment sur le haricot. Si, dans cinq minutes, il ne dégagait pas avec ses problématiques de merde, je lui sautais à la gorge. Simple et efficace.

— Gamin, on va par là.

Il indiqua l'exacte opposée à mon domicile, pile vers le bruit, dont la rumeur répétitive commençait à me tourner la tête. Au-delà du malaise qui me pendait au nez, j'éprouvais effectivement un changement. Mon ouïe paraissait plus développée et ma vue plus précise. Je distinguais des silhouettes plus détaillées que la normale. À cette distance, j'aurais à peine dû remarquer la forme des sacs à main, pas dû en donner la couleur ni dire qu'ils empestaient le cuir.

— Gamin ! On va par là.

L'appel d'Albern me creva les tympans.

— Moins fort, gémis-je.

— Oh, ça, c'est l'ouïe. Chez moi aussi, ça a commencé avec les oreilles.

— Mais, je t'emmerde, putain ! Ramène-moi chez moi. Je veux dormir.

Ma fatigue augmenta d'un coup, comme si mon corps et mon esprit venaient de se rappeler ce que j'avais fait ces six derniers mois. Comme si j'avais accompli une montagne de trucs en moins de dix minutes, depuis ma rencontre avec Albern. Depuis que celui-ci m'avait mordu, surtout.

Et si c'était vrai ? Si son histoire de morsure et de transformation n'émergeait pas juste d'une cervelle très alcoolisée ? S'il y avait au moins un fond de vérité à ses élucubrations ?

— Gamin ?

Le ton d'Albern se voulut plus doux.

Quand je quittai mes pensées, je me rendis compte que ma vue devenait floue. Les auréoles que projetaient les réverbères m'aveuglaient également.

— Tu tangles, petit.

Je n'écoutais pas Albern. Concentré sur les battements sourds de mon cœur, je me surpris à les entendre comme si je le tenais dans le creux de ma main. Je pouvais presque percevoir le bouillonnement de mon sang autour de ma plaie. C'était proprement immonde !

— Soit tu vas t'évanouir – ce qui m'arrangerait, je te l'avoue –, soit tu vas...

L'hésitation d'Albern à finir sa phrase me harassa un peu plus.

— Soit tu vas devenir une grosse bête poilue avec des crocs de la taille de mon petit doigt.

Tiens, en parlant de poils...

— Fais pas chier, grognai-je en dégageant Albern d'un coup d'épaule.

Mon aîné ne vola pas à proprement dit comme une crêpe, car je notai une résistance de sa part, là où quelqu'un d'autre aurait sans doute fini dans les fourrés, les quatre fers en l'air.

— Gamin...

— Fais pas chier ! répétais-je avec une agressivité qui ne me ressemblait pas.

La situation m'échappait. Vouloir me débarrasser d'un importun était une chose. L'envoyer bouler à plusieurs mètres de distance et avec une force qui me dépassait en était une autre. Sans parler de l'animosité soudaine que j'éprouvais à l'égard d'Albern. Et pourquoi je crevais de faim, alors que je venais de manger ? Pour quelle foutue raison avais-je envie de viande, alors que j'étais végétarien ?

— Tellement de questions, maugréai-je en maintenant mon bras.

Un mal de crâne d'une rare violence avait décrété qu'il camperait là, pendant que son heureux bénéficiaire – moi – maudirait cette soirée vraiment pourrie.

— Mon amie Daphne pourra y répondre. Moi aussi, allez !

Je dévisageai Albern, dont l'impatience devait commencer à se savoir dans tout le parc, la rue entière et sûrement toute la ville.

— Elle est au club, enchaîna Albern. Enfin, je crois, ajouta-t-il à part lui.

— J'ai entendu.

— C'est bien ce qui m'inquiète.

Fermement décidé à en finir, Albern me saisit par le bras – le valide, cette fois – et me tira vers la grande rue.

— Pourquoi ai-je aussi faim ? me lamentai-je.

— Tu piocheras dans les cacahuètes du club.

— J'ai envie de te bouffer, connard ! crachai-je.

Il dut se passer un truc qui m'échappa, car Albern me lâcha sans demander son reste, avant de reculer prudemment. Les mains devant lui, évitant tout geste brusque, il se dirigea, à l'aveugle, vers la sortie de laquelle on approchait.

3.

Règle numéro un en présence d'un homme-loup : ne jamais lui tourner le dos. Pile ce que je m'apprêtais à faire pour me carapater. J'avais une bonne excuse : le gosse se transformait à peine. S'il avait déjà terminé sa mutation lunaire, je n'aurais pas pu lui échapper. Je n'aurais même pas essayé.

Là, néanmoins, pour un louveteau en devenir, il attaqua rudement bien. Le coup de patte reçu dans l'épaule, c'était pas du chiqué. La griffe qui laboura généreusement mon omoplate non plus. Je retins un cri de douleur. D'expérience, je savais que ce genre de réaction excite les hommes-loups.

Toujours sous l'emprise de l'alcool, j'allongeai le pas, mais le gamin bondit dans mon dos. Sa mâchoire se referma à un cheveu de moi.

OK, me raisonnai-je. Si tu ne veux pas finir en chair à saucisse pour gros toutou, faut te bouger !

Engager le combat.

L'idée mit un certain temps à faire son nid. Néanmoins, je n'avais pas le choix. Question de survie. De toute façon, si, moi aussi, je me transformais, je collerais une raclée au gamin, et fin de l'histoire. Me métamorphoser en loup, à deux pas du centre-ville, était un très mauvais plan, mais pas plus que crever comme une sous-merde.

Tu me cherches, tu vas me trouver ! On n'attaque pas impunément le chef des Greuh.

Je n'eus toutefois pas l'occasion de montrer les crocs. Mon adversaire, toujours d'apparence humaine, me sauta dessus pour me rouler une pelle. Sa langue força le barrage de mes lèvres ; je le repoussai autant que mes forces me le permirent.

— Espèce de grand malade ! m'écriai-je.

Si le baiser ne me dégoûta pas en soi, la manière dont l'autre m'avait embrassé, elle, si. Devant des promeneurs, en plus ! Si ça venait à se savoir auprès d'Alexis de la meute d'en face... Ou même chez les Greuh... Halala, catastrophe en vue !

C'est bien le moment de soigner ta réputation, me morigénai-je.

Mon loup avait raison : les priorités d'abord. La mienne s'appelait, euh, elle s'appelait et, surtout, venait de m'embrasser de force. Elle disposait d'un corps sexy à souhait – à première vue –, mais se métamorphosait. Et, là, je l'avais contrarié, rembarré suite à sa tentative foireuse de séduction. C'était bien un truc de louveteau, ça, sauter sur tout ce qui bouge pour faire valoir sa supériorité.

Je profitai de la crise d'orgueil du gamin pour me défilier le plus discrètement possible. Pas que la perspective de calmer un louveteau à mains nues me gonflait... En vérité, si. Carrément, même. Sous mon apparence humaine, je ne possédais pas le demi-quart de la force que déployait mon loup. En plus, je le maîtrisais tellement bien que je pouvais éviter de briser le gamin. Un ou deux pains dans la gueule suffiraient, mais je n'avais pas opté pour la transformation en public ;

je n'étais pas une bête de foire. Alors, en attendant d'attirer mon adversaire dans un piège, il me fallait tendre ledit piège. Mon loup serait ravi de me filer un coup de pouce, et Daphne de réparer mes bêtises !

Je m'empressai de remonter la grande artère, celle où les voitures ne s'arrêtaient jamais de circuler. D'ordinaire, j'aimais bien les gens, ne serait-ce pour ne pas sombrer dans la dépression. Ce soir, par contre, j'aurais préféré ne pas voir âme qui vive. Avec un louveteau dans la nature, mieux valait ne pas laisser traîner ses fesses dans les parages.

Curieusement, j'allai beaucoup plus vite dans l'autre sens.

J'entrai dans mon club, jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule. *Mon club*. J'avais perdu le petit de vue. Tant pis. Au moins, il ne me sauterait pas à la gorge. Du moins, pas dans la seconde. Au moment de refermer le piège sur lui, peut-être, mais je préférais ne pas y songer. Tout s'embrouillait dans ma tête. Il y régnait toujours un brouhaha indescriptible, un peu comme dans l'enceinte du club quand je l'avais quitté. Club présentement désert. Ou presque.

Plusieurs paires d'yeux se tournèrent vers moi. Pour la discrétion, j'avais connu mieux.

— Sinon, je peux repasser..., lançai-je à la volée, le pouce tourné en direction de la porte.

Elle acheva de se fermer dans un grincement auquel je ne prêtais pas attention, d'habitude, à cause de la musique qui gueulait. Elle claqua doucement comme on adresse un doigt d'honneur discret, puis le silence m'avalala.

Daphne avait visiblement affaire à des emmerdeurs, dont quatre que je n'avais jamais croisés auparavant, mais je flairais le nécromancien à des kilomètres. Le pouvoir de réveiller les morts laisse presque systématiquement flotter une odeur nauséabonde, surtout quand on vient de s'en servir. Pour les autres, il y avait de tout : un démon souterrain, Emmanuel, le petit ami vampire, deux sorciers et un dernier, dont l'aura se révélait trop floue pour m'apparaître clairement. Sûrement un Dybbuk.

— On aurait plus urgent que se bouffer le nez, ce soir, glissai-je, l'air de ne pas y toucher.

Je m'adressais surtout à Daphne, au centre du groupe. Six enfoirés, qui trempaient dans des affaires occultes – ça puait la magouille à plein nez –, étaient descendus dans *notre* club rien que pour *elle*. Dans l'absolu, je me fichais de savoir quelle merde elle avait encore remuée pour récolter des ennuis, mais, là, elle était mon issue de secours pour régler mon problème de louveteau.

— On se fout sur la gueule tout de suite ou bien... ? hasardai-je, pressé par le temps.

Je n'étais pas d'humeur. En une autre occasion, pourquoi pas ? Il y avait toujours de la place pour une bastonnade, mais, avec le bordel que je venais de causer...

— Laisse, Albern, intervint Daphne.

Toujours à vouloir se débrouiller seule, elle n'était pas la fille de son père pour rien. La fierté du vampire coulait dans ses veines. Elle avait beau s'en détacher à la moindre occasion, elle restait la fille du roi des vampires qui vivaient dans un monde différent du nôtre. Le truc pas compliqué du tout, que ce soit à gérer ou à expliquer en soirée.

— Ils sont là pour aider à retrouver le louveteau, expliqua la wiccane sans attendre.

Que je me couvre de ridicule, surtout.

Trop tard, ricana mon loup.

Je lui collai un « Ta gueule » impuissant dans les gencives et reportai mon attention sur le groupe de mauvaises graines surnaturelles qui squattait l'entrée de mon club.

— Quoi, *ces mecs* pour retrouver un louveteau ?

— Eux et quelques autres.

— Mec toi-même, grogna celui (plutôt celle) à l'aura indéfinissable, en me bousculant au passage.

— Au temps pour moi, m'excusai-je, tandis que tous vidaient les lieux.

Daphne avait convoqué l'Agence tous risques des raclures de bas étage pour remettre la main sur mon louveteau. Ils allaient en faire de la charpie !

Je m'empressai de confier mes doutes à mon amie dès que les autres débarrassèrent le plancher.

— J'ai une pleine confiance en Emmanuel, gronda-t-elle.

— Depuis quand fais-tu confiance aux personnes – pardon, aux vampires – avec qui tu couches ? la rembarrai-je.

— Et pour Clémentine ? Quelque chose à redire sur le fait qu'elle soit ma meilleure amie ?

Je soupirai.

— Tu es ma meilleure amie, je serais mal avisé d'ouvrir ma gueule.

— Quoi qu'il en soit, on n'a pas d'autre choix que rallier du monde à nos recherches.

Indirectement, Daphne ne me formula aucun reproche, mais son regard aqueux crépitait de colère. Elle cédait rarement à ses pulsions. Je l'avais vue péter un câble à une ou deux reprises, j'en avais encore des frissons dans le dos, d'ailleurs. Cette fois, néanmoins, Daphne ne se départit pas de son calme légendaire.

— Une gargouille affectée à la surveillance de la frontière m'a informée de ta bourde, grinça-t-elle. Une chance que tu te sois démarqué là-bas.

La frontière qui séparait notre monde de celui des créatures surnaturelles ; et qui débordait quelquefois. Souvent, en fait.

— Un louveteau qui a peur est un louveteau qui va se terrer là où on ne le cherchera pas, enchaîna Daphne.

— Dans les bas-fonds.

Elle acquiesça, avant de se tourner vers moi. Je sentis comme elle luttait pour ne pas céder à son exaspération et remerciai le Ciel – auquel je ne croyais pas ; les démons, c'était bien assez, pas besoin de Dieu et sa clique.

— Tu pensais vraiment qu'il serait assez bête pour te suivre ici ? ricana-t-elle.

Une remarque nerveuse. Dans l'impuissance, Daphne le Guen envoyait des piques bien senties. Je ne l'avais pas volée.

— Je pensais... Rien du tout, voilà ! J'ai pas fait exprès de le mordre, cet imbécile. Je croyais avoir chopé sa manche de manteau.

— Oui, c'est réussi.

Ah, ça, je confirme, bougonna mon loup.

Parce que ça lui changeait quelque chose, à celui-là ?

Un peu que ça me change quelque chose ! Qui va devoir courir après le gosse, d'après toi ? Nous !

C'était la moindre des politesses. Daphne n'allait quand même pas tout se coltiner seule.

— Tu as un plan ? demandai-je.

Un éclair de lucidité traversa mon esprit.

— Bien sûr que tu en as un, sinon, tu n'aurais pas rameuté la crème des créatures surnaturelles.

— C'est surtout que je connais les risques avec un louveteau inexpérimenté en vadrouille. Dois-je te rappeler que tu viens de le mordre ?

— J'ai des circonstances atténuantes, me défendis-je.

— Lesquelles ? Ton taux d'alcoolémie ?

Là, on la ramène moins.

Je ne pris même pas la peine de gratifier mon animal d'une réflexion cinglante.

— Ce petit con m'a pris au dépourvu, expliquai-je en veillant à ne pas me départir de mon sang-froid, moi aussi.

— Un humain a pris au dépourvu un chef de meute...

— J'admets que les mojitos de ce soir ont joué un rôle. Bref. Le plan ?

Ou comment écarter l'attention de soi en deux mots.

— J’ai lancé l’alerte auprès des hommes-loups, vampires, gargouilles, wiccans et autres spécimens plus ou moins recommandables. J’aimerais étendre mon message à plus de communautés, mais, pour ça, j’ai besoin de rentrer chez moi.

— Laisse-moi deviner : vu l’urgence, tu vas ouvrir un de tes maudits passages ?

— Un passage entre les réalités, oui.

En somme, Daphne creusait un chemin qui s’affranchissait des éléments présents sur terre – objets, bâtiments et humains – pour créer un raccourci, lequel me remuait immanquablement les tripes. Bien pratique pour éviter les embouteillages et les abrutis de la vie quotidienne, mais je finissais toujours par leur trouver un certain charme à ne pas me rendre malade.

Quand le « Vlouf » caractéristique de l’ouverture du passage résonna dans l’entrée du club, je sentis mon estomac se tordre d’avance. L’emprunter n’avait rien de très sorcier – sans mauvais jeu de mots – : il suffisait de franchir la zone de flou qui flottait légèrement au-dessus du sol. Le corps donnait ensuite l’impression de finir ratatiné, avant de passer par une rapière à fromage, pour finir recraché de l’autre côté. Quant à comprendre comment Daphne se débrouillait pour ne pas se planter dans la localisation, ça...

Nous nous retrouvâmes dans sa boutique. Située au cœur de la ville, elle attirait surtout les touristes par son aspect éclectique et spirituel. Les trucs mystiques amenaient pas mal de monde. Daphne avait beau prévenir les clients des dangers de certains emplois inadaptés, ils étaient surtout là pour le charme. L’utilité des articles ne les intéressait pas, sauf l’aphrodisiaque. Là, curieusement, les gens acceptaient de croire en ses facultés. Ou pas. Le sexe a ses raisons que la raison ignore.

L’aménagement familial des rayonnages chargés de livres, des fauteuils et tables basses me rassura sur un point : pour l’instant, j’évoluais en terrain connu. Le gamin était mon premier louveteau en un an ; pas de quoi se pavaner, surtout quand on est infoutu de faire voter la suppression d’une loi dépassée qu’il me faudrait lui présenter dès qu’on le retrouverait.

Daphne emprunta un petit escalier discrètement aménagé sur ma gauche, le long du mur. En dessous, la porte de la réserve et sa teinte gris poussière se fondaient presque dans l’obscurité environnante, mais pas pour moi. En quelques enjambées, elle atteignit le palier de son appartement.

— Tu viens ? me lança-t-elle, alors que j’attendais bêtement en bas.

Elle disparut sans attendre de réponse. Entre l’alcool et le début de bagarre avec mon louveteau, je commençais à ressentir une furieuse envie de dormir, malgré l’adrénaline. Néanmoins, pas assez pour louer une question essentielle à mon sens.

— À rameuter toutes les créatures surnaturelles de la ville, tu ne crains pas d’attirer un ou deux chasseurs spécialisés dans, bah, euh, les créatures surnaturelles, justement ?

Je formulai ma demande tout en cherchant Daphne derrière les premières portes de l’appartement.

— Ici ! s’écria-t-elle comme si elle lisait dans mes pensées.

Sa voix émergea d’une petite pièce, au bout du couloir, que je m’empressai de remonter : son cabinet de travail complètement sens dessus dessous. Parfum d’ambiance « poussière » oblige, je plissai le nez.

Fioles et livres occupaient des rangées d’étagères, lesquelles couraient sur les murs. Un pot contenant des ustensiles de cuisine trônait au milieu de documents au contenu indéchiffrable. Des coffrets en bois renfermaient des bâtons et des cônes à encens. Il y avait de tout, ici : des huiles, potions, onguents, herbes, bougies, fleurs séchées, bestioles crevées...

Il ne faisait guère plus clair ici qu’en bas, mais je m’y retrouvais grâce à ma vision d’homme-loup.

Comme quoi, je peux être utile.

De lourds doubles rideaux pendaient devant les deux hautes fenêtres. Connaissant Daphne, elle ne devait jamais les tirer, sauf si un sort nécessitait la lumière du jour. En bonne fille de vampire, elle avait appris à apprécier l'obscurité.

Assise derrière un imposant bureau couvert de feuillets de notes, elle me fit signe de la rejoindre.

— Tu as entendu ce que je te disais ? m'assurai-je en avançant.

Les yeux rivés sur le tapis, je m'assurai de ne rien écraser.

— Oui, oui. Je m'attends même à ce qu'un ou deux chasseurs de créatures surnaturelles pointent le bout de son nez, mais au vu de la menace, c'est un risque à prendre.

Je grommelai. Si l'un de ces salopards zigouillait mon louveteau, ma propre meute me rirait au nez. Pire : ma crédibilité prendrait un coup supplémentaire dans les moustaches. Génial.

FIN DE L'EXTRAIT

➔ [Les précommandes sont ouvertes.](#) (Numériques et papier.) ⌂

APPARTIENS-MOI

Urban fantasy, mystères, magie et frissons.

Format papier : 500 pages, A5.

Format ebook à venir.

Quand Albern, chef de meute, mord un jeune humain par accident (et en état d'ébriété), il doit se faire à l'idée de former un nouveau louveteau. Sauf qu'Eldon n'est absolument pas facile à vivre. Pire : il attire à lui les ennuis comme un aimant poilu.

Déjà, il faut lui prouver que les hommes-loups existent. (Ça ne devrait pas être trop compliqué avec les poils et les crocs qui lui pousseront à la prochaine pleine lune.)

Ensuite, il faut lui enseigner à prendre son mal en patience. Pas gagné. Encore moins quand on a un chasseur de créatures surnaturelles aux fesses.

Enfin, il faut le préparer à l'ultime étape qui fera officiellement de lui homme-loup (qu'il le veuille ou non) : l'emprise de la lune. La plaie pour tout homme-loup en devenir, et surtout pour la personne chargée de sa surveillance et de sa protection.

(N'est-ce pas, Albern ?)

➔ [Les demandes de service-presse pour l'épisode 1 sont ouvertes.](#) ⌂

